

LA CREATION DES "JEUNES SIONISTES" ET AUTRES SOUVENIRS

par David Menszes, Tel Aviv

Je suis né dans la ville juive polonaise de Kutno, devenue célèbre grâce aux deux grandes personnalités qui y ont vécu et travaillé : 1) le grand génie et érudit M. Yehoshele Kutner, qui fut pendant de nombreuses années rabbin et mentor des religieux Juifs à Kutno et au-delà. 2) Le grand écrivain célèbre Shalom Asz, qui a si merveilleusement décrit Kutno dans son premier livre "*The Shtetl*".

Mes parents étaient des gens très pieux. Le père – un chassid de Kock, le grand-père – un chassid de Ger. Ainsi, toute la famille était composée de Juifs hassidiques. Pendant de nombreuses années, ils ont vécu dans de petites villes, ont fait le commerce du cuir, ont élevé et marié des enfants et leurs filles ont pris les meilleurs gendres et ont reçu une dot avec un soutien financier. Ils dirigeaient de belles maisons honorables, comme il convient aux leaders chassidim. Cela s'est passé de manière tranquille et idyllique pendant de nombreuses années.

Au début du XX^e siècle, un vent nouveau soufflait en Pologne russe, avec des événements révolutionnaires orageux. Naturellement, cela a également eu un impact et une influence sur l'environnement juif. On sentait que la structure socio-économique s'effondrait et que la situation économique des Juifs était ébranlée. Cela était particulièrement évident après la guerre russo-japonaise et le brutal pogrom de Kishinev. La grande émigration juive commença. Un phénomène nouveau dans la vie juive. À cette époque, les approches et les conceptions d'une grande partie de la classe moyenne juive et même de la classe chassidique marchande ont également changé psychologiquement. Ceux qui autrefois considéraient un artisan comme un homme de rang inférieur, envoyaient désormais leurs enfants apprendre par eux-mêmes un métier. Il n'y avait pas beaucoup de choix dans les petites villes ; Ils sont devenus cordonniers, tailleurs. Un peu plus haut placés – couseurs de bottes, horlogers, menuisiers, etc.

Je suis devenu un apprenti

Chez nous aussi, les moyens de subsistance se sont affaiblis. Le grenier pour le cuir, toujours rempli de marchandises, était désormais vide et délabré. Je pensais à un but pour moi, un jeune de 11 ans. Tous les sujets énumérés ci-dessus ne plaisaient pas à mon père et ne correspondaient pas non plus à son pedigree. Après de longues délibérations, il a décidé de faire de moi un tailleur militaire. Mère lui expliqua les vertus du métier : premièrement, il y a très peu de tels tailleurs – à Kutno, un seul ; Et deuxièmement, ils ont affaire à des officiers militaires de haut rang, des officiers, des généraux, des hauts fonctionnaires du gouvernement, qui ont la main ouverte et les poches pleines, dont certains peuvent avoir des moyens de subsistance au-dessus de leurs besoins. Si tel était le cas, mon père a décidé de me confier comme apprenti au seul tailleur militaire de Kutno – Baczke.

Tôt le matin, le premier jour après Soukkot, je suis parti travailler chez Baczke. En ouvrant la porte, dans la maison (frapper n'était pas d'usage à l'époque), large, j'ai immédiatement vu devant mes yeux un lit en bois, dans lequel étaient couchées deux grandes filles. Pensant que je m'étais accidentellement perdu dans la maison d'un inconnu, j'ai voulu sortir, mais une des filles s'est exclamée : "Mon garçon, mon garçon, ne pars pas, tu es venu ici pour faire ton apprentissage, n'est-ce pas ? Attends une minute, papa arrive bientôt. La pièce était un dortoir, une cuisine et, surtout, un atelier.

Peu de temps après, Baczke entra. Un grand Juif avec de larges épaules, une barbe à larges bords et un ventre proéminent, sous la veste duquel apparaissaient les franges de son *talit katan*. En entendant mon "bonjour", il m'a regardé avec ses grands yeux gris : "Ah, c'est le garçon de Gershon ? Quel est ton nom ?" "David" – ai-je répondu. Assieds-toi, assieds-toi, bientôt le compagnon Yosef arrivera, il te montrera quoi faire."

Yosef est arrivé – un gros homme d'âge moyen. Même avant l'âge de 30 ans, il avait déjà une belle tête chauve. Il était d'humeur joyeuse, avec de petits yeux sympathiques et s'est rapidement occupé de moi. Première chose : il a mis un dé à coudre sur l'annulaire de ma main droite, m'a donné une aiguille et un morceau de tissu et m'a dit de faire des points – dedans et dehors, dehors et dedans, comme pour coudre. "Donc, tu vas coudre pendant quelques jours jusqu'à ce que toi et ta main soyez rodés."

... Entre Mme Baczke (c'était sa deuxième épouse), une Juive grande et mince avec de longues jambes fines, une grande bouche et de grands yeux félins sévères. Sans me dire "bonjour", elle s'est immédiatement tournée vers moi : "Écoute, mon garçon, aujourd'hui c'est le premier jour, je vais laisser couler, mais à partir de demain tu dois savoir : dès que tu entres, tu dois d'abord balayer la maison, descendre les charbons du grenier, chauffer la cuisine car elle servira à cuisiner et chauffer la presse à repasser." ...

Yosef était un homme sans amertume, toujours bon enfant, joyeux. Pendant son travail, il chantait continuellement des chansons du théâtre yiddish. Il venait également d'une bonne maison aisée, où les moyens de subsistance ne manquaient pas. Ses parents – les Pakulski – faisaient le commerce d'aliments gras : oie, dinde, saucisses, saindoux, fromage suisse, poisson, œuf, beurre. Yosef apportait avec lui l'odeur de toutes les choses grasses, mais aussi certaines des bonnes choses qu'il n'oubliait pas d'emporter avec lui : du foie, des cornichons, des saucisses, de la graisse d'oie. Il n'est jamais venu travailler les mains vides. Il n'aimait pas la politique, n'écoutait aucun parti, comme c'était la mode à l'époque. Il avait une fiancée et elle était pour lui le monde entier. Lorsqu'il avait fini de travailler, même s'il était tard, il courait vers la fiancée et continuait à lui envoyer des cadeaux.

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que j'ai entrepris d'apprendre le russe. Deux fois par semaine, j'allais chez un professeur – honteusement, j'ai oublié son nom. Je me souviens bien de son grand front avec une chevelure ébouriffée, un gros nœud noir autour du col de sa chemise, une cape et un chapeau noir à larges bords. Il était membre du Parti Socialiste-Territorialiste¹. Malheureusement, mon étude du russe n'a pas duré longtemps. C'était près de la Pâque. S'attendant à ne pas travailler pendant huit jours à Pâque, ils travaillaient plusieurs semaines avant la fête jusqu'à 22 heures, et à partir de Pourim² – jusqu'à minuit. Par conséquent, rien n'est sorti de mon russe.

Heureux Juifs

Baczke avait un ami proche – Chaim Mroz. Un Juif joyeux, petit, trapu, avec un visage rouge et une barbe noire bien taillée. Il nous rendait visite à l'atelier-cuisine. Il n'aimait pas beaucoup la piété de Baczke. Simple Juif, loin des savants, mais avec respect et politesse envers savants et érudits, il disait toujours : "Il vaut mieux être bon que pieux". Son gagne-pain était le commerce de vieux vêtements. En raison de son métier, il se rendait à Londres deux à trois fois par an pour acheter ses marchandises. Là, Chaim Mroz achetait ses marchandises chez les marchands, les apportait à Kutno, les réparait, les teintait, les repassait – jusqu'à ce qu'elles deviennent pratiquement neuves, car la plupart de ses clients étaient des paysans des villages environnants. C'était une entreprise établie de longue date. Les chrétiens le savaient : si vous voulez avoir une bonne robe en vrai tissu anglais et en plus vraiment bon marché, vous pouvez l'acheter chez Chaim Mroz... Les affaires allaient bien, il y avait beaucoup de moyens de subsistance et de joie dans sa maison. Lui-même était toujours de bonne humeur, une blague, un mot gentil. J'étais toujours heureux de le voir entrer dans l'atelier, surtout lorsque, pour une raison quelconque, le travail ne se déroulait pas bien et que Baczke se revenait avec un visage en colère. Avec ses plaisanteries et sa bonne humeur, Chaim brisait l'ambiance tendue. Il avait toujours les poches pleines de pommes et d'autres friandises. Au moment où il franchissait le seuil, il criait à Yosef : "Hé, jette juste cette cheminée, la cigarette pourrie. C'est vraiment du poison. Mange plutôt une pomme !"

Chaim Mroz avait un fils de 20 ans, beau, mature et poli. De profession, il était tailleur, mais quelque peu différent d'un artisan ordinaire, en raison de son bon comportement et de son attitude. Abraham était membre du "Parti Poalei-Zion", lisait de nombreux livres, étudiait la Bible avec un professeur, un Litvak et un sioniste, que les pieux chassidim considéraient comme un conspirateur, entraînant d'honnêtes enfants juifs sur le même chemin...

Abraham, comme son père, venait souvent dans notre atelier. Plaisanter n'était pas dans son genre, c'est pourquoi il parlait de sujets sérieux : de littérature, de

sionisme, *Eretz Israel*, de liberté ou encore de la Bible. Quand ses paroles sont entrées dans ma tête, mon jeune cœur a battu la chamade et j'ai voulu en savoir plus... La vérité est que Baczke n'aimait pas tellement l'éloquence d'Abraham, au milieu de l'œuvre. Il me regardait toujours avec ses grands yeux, pour voir si mes mains travaillaient, tout en écoutant les sermons d'Abraham. Ce n'est qu'au moment où Abraham était déjà trop loin que Baczke lui dit poliment : "Abraham, peut-être pourrais-tu laisser la Bible pour Shabbat ?" Il n'y avait ni patience ni politesse dans la nature de Baczke, mais c'était le fils de son meilleur ami et il espérait qu'il pourrait y avoir une union avec sa fille Rachel – et cela le rendait si poli...

De temps en temps, j'allais chez Chaim Mroz, voir Abraham et lui poser diverses questions sur la religion, le socialisme, le sionisme, etc. Abraham essayait, autant qu'il le pouvait, de répondre à toutes les questions, clarifiait tout et terminait toujours par ces mots : "Le plus important, c'est de lire, autant que possible." Une fois, il m'a montré des timbres du "*Keren Kayemet le'Israel*". Quand je les ai vus pour la première fois, un fort enthousiasme m'a envahi. Je me souviens : une étoile de David au milieu, sur le côté, un lion et un cadran rond autour. J'ai acheté les timbres et sur chaque lettre que j'écrivais, je collais un timbre sioniste à côté du timbre-poste officiel.

Chaque samedi matin, j'entrais dans un verger, non loin de la synagogue, avec un livret "inapproprié" sous ma veste, je m'asseyais là et je lisais. Je disais à mon père que j'allais prier à la synagogue. Je ne voulais pas aller avec lui au *shtiebel* de Kock et de toute façon – comment est-il possible d'y d'aller en short, habillé en Allemand ? Une seule chose dont je devais toujours me souvenir. La *parasha* de la semaine ; la *parasha* de la Torah que l'on lit, car bien souvent mon père me posait une question : "David, quelle est la *Sidra* de la semaine ?". Car il voulait s'assurer que j'étais bien allé à la synagogue...

Un certain Shabbat matin, alors que j'étais assis dans le jardin et en train de lire, arrive Abraham avec un ami – un jeune homme en longue robe au visage pâle chassidique. Abraham m'a présenté à son ami Manase et il m'a demandé ce que je lisais ? N'attendant pas ma réponse, il me prit le livret des mains et me regarde : "Oh, tu lis 'Anna Karénine' : tu ne trouves pas que ce livre est un peu trop difficile pour toi ?", demanda-t-il. "Oui, un peu difficile", répondis-je. "Si c'est le cas", dit Abraham, "arrête tous les romans. Quand tu seras vieux, tu les liras. Pose-moi toutes les questions que tu veux, j'ai vu que tu t'intéresses aux problèmes sionistes-socialistes. Rendez-vous ce mercredi, et je te présenterai une famille sioniste qui possède une grande bibliothèque privée de livres susceptibles de t'intéresser et qui te conviendront."

Quelques jours plus tard, j'ai rencontré Abraham dans la Grande Rue³, nous avons traversé le vieux marché et sommes entrés dans l'Allée des Bouchers. La plupart des bouchers vivaient ici, parmi lesquels circulait l'immense personnage de Mordechai Pszorek – un homme sans foi ni

¹ NdT : les Territorialistes recherchaient une terre alternative pour les Juifs, différente d'*Eretz Israel*.

² NdT : c'est-à-dire, un mois avant Pesach.

³ NdT : alias rue Królewska.

loi aux deux mains de fer, que Shalom Asz a décrit dans son "*Motke le voleur*". A cause de lui, les non-Juifs avaient peur d'entrer dans cette rue...

Dans la maison d'un éclairé

Dans cette ruelle, au fond d'une cour, se trouvait une cabane en bois séparée. Lorsque nous sommes entrés dans la première pièce, j'ai été surpris. Tous les murs jusqu'au plafond étaient couverts de livres. Sur la table, sur les bancs, par terre – des livres et des livres partout. Sur un seul espace vide, en face des fenêtres, étaient accrochées les images de Herzl et Nordau. Abraham m'a présenté à la famille Erdberg : Moshe Erdberg, un homme habillé en Juif avec une longue barbe noire dans laquelle un seul cheveu gris avait été jeté. Un juif éclairé avec une attitude très noble et un langage calme. Son épouse, une personne sérieuse et intelligente, participait avec son mari à toutes les activités sionistes et culturelles. Leur fils et leur fille ont grandi dans le même monde spirituel que leurs parents, mais dans des vêtements radicalement modernes. Toute la famille était liée au sionisme.

Moshe Erdberg a sorti de l'étagère le premier volume de "L'Histoire des Juifs" de Graetz⁴ et, me donnant le livre, a déclaré : "La première chose qu'un Juif a besoin de savoir, c'est l'histoire de son peuple. Tenez, ramenez-le à la maison. Lisez, lisez lentement et apprenez. Lorsque vous souhaitez vous détendre, vous pouvez maintenant lire les deux brochures que je vous remets : 1) 'Moïse' du Dr Yosef Klausner⁵. 2) 'Pourquoi en avez-vous besoin ?' par M. L. Lilienblum⁶. Les brochures viennent de sortir de la 'Bibliothèque Un-Kopek'⁷ sioniste, à Odessa".

Après le thé qui nous a été offert, nous l'avons remercié et avons quitté la maison.

Samedi matin, comme toujours, au lieu d'aller à la synagogue, je suis allé au jardin. Je me suis assis et j'ai lu les brochures "Moïse" et "Pourquoi en as-tu besoin?". Elles m'ont fait une forte impression. Je les ai lus plusieurs fois. Plus tard, Abraham vint avec Manase et deux autres compagnons. Et enfin, celui qui s'est présenté comme le "camarade Elberg". Une conversation philosophique s'est rapidement développée : existe-t-il un bonheur absolu et parfait ? Manase, qui travaillait alors dans une fabrique de savon, pensait qu'une telle chose n'était pas possible ; lorsque la vie consiste en une lutte et un effort constants, même pour ceux qui ont déjà tout et se croient parfaitement heureux, la mort vient et complète tout le récit. Alors, où est le bonheur parfait ? Alors, j'ai écouté le débat. Soudain, Elberg a sorti une cigarette et s'est mis à fumer. Même si je n'étais pas religieux à l'époque, ni même en train de prier, j'étais surpris et confus. Fumer pendant Shabbat ?... En chuchotant, je lui ai demandé : "Dis-moi, camarade Elberg, je veux savoir : existe-t-il un Dieu ?" Elberg m'a regardé et m'a répondu : "Je ne peux pas te

répondre. Je ne peux que te conseiller : lis, lis encore – tu le découvriras enfin par toi-même"...

La mort de Manase

Quelques jours plus tard, quand je suis arrivé tôt au travail, Abraham était déjà là. Rasé de près, plus triste, avec un chapeau mou noir et une cravate noire. On pouvait vite s'apercevoir que quelque chose de terrible s'était produit. À ma silencieuse question "que s'est-il passé ?", Abraham répondit doucement : "Le camarade Manase n'est plus. Hier après-midi, il était à l'usine, mélangeant du savon dans un chaudron bouillant ; il s'est penché, est tombé dans le chaudron et a été brûlé. En disant cela, des larmes coulèrent de ses yeux. Nous avons aussi pleuré... Je ne sais pas d'où m'est venu le courage, mais j'ai demandé à Baczke de me laisser aller aux funérailles. J'ai vite ajouté que je ferais du temps supplémentaire au travail pour rattraper mon retard. En me regardant moi et Abraham, il a accepté sans dire un mot.

Le même jour, tout le *shtetl* prit conscience de la mort tragique de Manase. Le parti "*Poalei-Zion*", en collaboration avec le "*Bund*", a lancé un appel aux travailleurs juifs pour qu'ils suspendent le travail pendant deux heures pendant les funérailles. Une petite foule a accompagné le cercueil de la ville au cimetière, mais au cimetière, près de la tombe nouvellement creusée, une foule immense d'ouvriers et de jeunes attendait. Cela a été fait notamment pour ne pas éveiller de soupçons de la part de la police. Parce que les discours contre le capitalisme et pour le socialisme étaient interdits – ainsi que contre le pouvoir. Pour de tels discours, les gens étaient sévèrement punis et parfois envoyés en Sibérie.

Sur la nouvelle tombe, le premier à prendre la parole fut son ami proche Abraham, d'une voix sourde, comme on parle à un vivant : "Camarade Manase, avec ta mort les ouvriers juifs, le parti *Poalei-Zion*, ont perdu un combattant loyal et le peuple juif – un fils dévoué. Nous jurons de continuer cette lutte sacrée, pour la classe ouvrière juive et pour sa terre *Eretz Israel*."

Un membre du *Bund* : "Manase est une victime de l'exploitation capitaliste, il n'est ni la première ni la dernière victime. Même si Manase appartenait à un autre parti, à une autre idéologie, il était toujours du côté des travailleurs. Un pouvoir oppressif ne fait aucune différence entre les partis, il opprime la classe. Mais nous n'avons pas besoin de pleurer pour continuer la lutte avec nos forces unies, pour la classe ouvrière, pour sa libération. C'est notre tâche."

D'autres représentants des partis ont parlé. Le cœur lourd, la grande foule est partie.

Tard dans la soirée, alors que je rentrais du travail, Elberg m'a rencontré. Il m'appelle dans une entrée sombre d'une maison et me présente un paquet de tracts à

⁴ NdT : Zvi Hirsh Graetz (31 Octobre 1817, Xions, Prussz, maintenant en Pologne – 7 Septembre 1891, Munich). Historien, connu pour son histoire des Juifs en 11 volumes.

⁵ NdT : Historien et professeur de littérature juive (20 Août 1874, Lituanie – 27 Octobre 1958, Jérusalem).

⁶ NdT : Moshe Leib Lilienblum (22 Octobre 1843, Lituanie – 12 Février 1910, Odessa). Erudit juif et auteur.

⁷ NdT : fondée par Yosef Sapir (12 Avril 1869, Odessa – 3 Mars 1935, Jérusalem). Leader sioniste.

distribuer. "Fais attention !", m'a-t-il conseillé. Après les événements d'aujourd'hui, j'ai accepté avec enthousiasme ce qu'il m'avait demandé de faire. C'était un appel au peuple à renverser l'autonomie bureaucratique du tsarisme, pour la liberté, pour le socialisme, etc.

Le samedi soir suivant, je rendis visite à mon oncle Henech. Au bout d'un moment, je sors une proclamation de ma poche intérieure et je la lui tends. Il y jeta un coup d'œil, pâlit et me gifla. "Espèce d'idiot ! Tu sais avec quoi tu joues ? Que veux-tu, m'envoyer en Sibérie ?" Il sortit de la maison, revint au bout de quelques minutes, déjà calme, sans la proclamation. J'ai compris où il l'avait jeté – dans un endroit très dégoûtant. J'étais désolé, mais je ne pouvais pas parler, car mon oncle était toujours en colère et n'arrêtait pas de me gronder.

J'ai fini de lire "L'Histoire des Juifs" de Graetz et j'ai commencé à lire "Ancien nouveau pays" du Dr Herzl. Ce livre m'a attiré comme un aimant. Chaque soir, dès que je rentrais du travail, je m'asseyais pour lire près d'une lampe à serviette sombre. Une fois j'étais assis, absorbé par ma lecture, et le père est entré. Il demande, en colère : "Hé, toi, as-tu déjà fini les prières du soir ? Quel est ton but ? Que t'apporte les livres du Dr Herzl ? Va plutôt prier." Je n'ai pas répondu – et la tempête est passée...

Le *mikveh* de Kutno

Le *mikveh* n'était pas loin du *Beit Midrash*. Avant l'entrée, le Juif du *mikveh* me demande : "Jeune homme, veux-tu une salle séparée, ou un bain dans une salle commune ?". Sentant le rouble dans ma poche, je dis : "une salle séparée"... Le Juif me regarde d'en haut et dit : "Eh bien, dans ce cas, tu devras attendre. Aujourd'hui, c'est la veille de la Pâque et tout le monde va au *mikveh*..."

En franchissant le seuil, je n'arrivais pas à reprendre mon souffle. La vapeur épaisse avec l'odeur de sueur piquait. Le *mikveh* été construit en "U", sur les trois côtés les petites pièces et au milieu, des escaliers descendant profondément dans le *mikveh* pour s'immerger. En face se trouvait la grande salle commune des bains : sol en béton, longs bancs autour des murs, au-dessus, des planches avec des clous pour suspendre les vêtements, et près du deuxième mur des robinets avec de l'eau froide et chaude et de nombreux seaux. Les baignoires sont dispersées au milieu de la pièce, dans le désordre. La vapeur et la chaleur sont denses. Les Juifs s'allongent dans les bains et soupirent de plaisir, d'autres courent avec des seaux vides ou pleins d'eau chaude pour se doucher ou verser dans les bains.

Des Juifs nus avec de larges barbes, des ventres épais, des hernies partielles, des éruptions cutanées sur le corps, des bossus, le crâne chauve, les yeux rouges et le nez rouge, se déplacent dans la vapeur comme des ombres. Juifs aux épaules larges et au dos courbé – des porteurs. Dieu les a créés droits, mais cette vie les a déformés. Une collection de formes et de figures nues...

Si une personne mettait une jambe dehors, une autre mettait déjà une jambe dans le bain. L'eau usée n'était pas toujours vidée. On se contentait de verser de l'eau jusqu'à ce que le bassin soit plein. Lorsqu'un Juif corpulent entrait

dans un bain en faisant des éclaboussures, tout le monde était trempé. Le bruit et la clameur étaient assourdissants. Tout le temps, le Juif du *mikveh* apparaissait et criait : "Juifs ! Dépêchez-vous, aujourd'hui c'est la veille de Pesach, d'autres Juifs attendent un bain !" Quiconque n'a pas vu cette scène ne peut pas l'imaginer. Aujourd'hui, presque personne ne peut comprendre à quel point les préparatifs pour célébrer la fête sacrée étaient sérieux...

La "Bourse"

Le samedi soir, la plus grande promenade avait lieu à la "Bourse." Les réunions étaient interdites. Si un tract ou un pamphlet socialiste était trouvé sur quelqu'un, tout le groupe était arrêté et cela s'est même terminé une fois par une déportation en Sibérie. Des réunions plus importantes n'étaient généralement pas possibles. Un conseil a été donné : le samedi soir, flânez dans les avenues qui mènent des centaines de personnes au train. En apparence, il s'agit d'une promenade innocente ; mais ici, tout ce qui est nécessaire est livré, toutes les décisions, nouvelles et demandes sont prises.

Moi aussi, je me promenais comme tout le monde à la Bourse. Une fois avec mon ami Kam, mais plus souvent avec la fille de notre voisin. On l'appelait poliment une jeune fille de 14 ans, mais bien développée, grande, blonde, avec des yeux bleus et deux longues tresses de cheveux qui se balançaient lorsqu'elle marchait.

Toutes les deux semaines, le samedi, des discours politiques avaient lieu dans le parc, selon un accord – à chaque fois d'un parti différent. La plupart des intervenants venaient d'autres villes. Depuis la voie ferrée jusqu'au parc, certains membres de la fête étaient répartis pour avertir si la police se présentait et permettre à l'orateur et au public de disparaître...

J'ai assisté à plusieurs de ces discours. Je ne comprenais pas vraiment grand-chose, mais ils me procuraient des émotions... Je me sentais fier et courageux d'assister à une réunion illégale...

Y. L. Perek à Kutno

La tempête révolutionnaire s'est rapidement apaisée et la réaction a relevé la tête. Avec une grande cruauté, elle réprima le mouvement révolutionnaire. Les orateurs ne venaient plus. Les discours dans la forêt du parc s'étaient arrêtés. La "Bourse" s'est également affaiblie. Leur place avait été prise par l'activité littéraire. À Kutno, une branche de la "Société Littéraire Juive" de Saint-Petersbourg avait été créée. Presque tous les jeunes se sont impliqués dans la lecture de livres. En marchant, de nombreux garçons et filles portaient des livrets sous le bras. Le livre était à la mode...

Les plus grandes célébrations pour la jeunesse étaient les conférences littéraires qui avaient lieu au théâtre de la ville. Il y avait des personnalités telles que Y. L. Perek, Hillel Zeitlin, H. D. Nomberg et d'autres grands écrivains. Des affiches étaient placardées dans la ville, moitié yiddish, moitié polonais, annonçant que Perek donnerait une conférence, par exemple : "La littérature yiddish". Le samedi soir, avant l'heure convenue, nous

allions au théâtre dans une ambiance de fête. La salle était remplie non seulement de gens parlant le yiddish, mais aussi d'une intelligentsia à moitié ou pleinement assimilée. Sur scène – une table avec un bouquet de fleurs rouges. Lorsque Percec apparut dans la salle, tout le monde se leva et lui fit une chaleureuse ovation. Pendant le discours, il y avait un silence retenu et strict. Après la conférence, le public a applaudi très, très longtemps. Jusque tard dans la nuit, les gens tenaient des conversations, discutant des pensées exprimées par Percec. Je n'ai pas compris grand-chose, j'ai seulement ressenti toute l'ambiance exaltée et la magie de sa personnalité...

L'Union des Jeunes Sionistes

Au cours de l'été 1912, le 9 Av, de ma propre initiative, dans le jardin de la "rue des Cordonniers", a eu lieu la réunion fondatrice de l'Union *Zeirei-Zion*, comme on l'appelait à l'époque. Une vingtaine de jeunes y ont participé. Après ma brève introduction, Abraham Erdberg, une personnalité bien connue de *Zeirei-Zion* dans la ville, a prononcé un long discours. Son discours a semblé suffisamment fort et convaincant, puisque tous les participants ont déclaré leur allégeance au nouveau syndicat. Ont été élus au comité : Comber, Erdberg, l'auteur de ces lignes, et d'autres. En raison de l'affaiblissement de l'activité politique partisane au cours de ces années, l'émergence de la nouvelle organisation a suscité l'intérêt et l'éveil de la jeunesse juive de Kutno. Beaucoup d'entre eux sont devenus des collègues fidèles et dévoués de *Zeirei-Zion*.

Peu de temps après la réunion, j'ai quitté la Pologne et je me suis installé en Angleterre.

En Angleterre, Argentine et Uruguay

Après avoir vécu un an à Londres, le *Zeirei-Zion* de la capitale britannique comptait environ 600 membres qui, avec d'autres travailleurs juifs et des organisations générales, ont organisé une manifestation de rue à grande échelle contre le procès Beilis⁸, qui a eu lieu à Kiev cette année-là. (1913). Environ 50000 Juifs ont participé à la manifestation. J'étais l'un des orateurs. Cette même année, j'ai eu l'honneur de présider une soirée avec la participation de Shalom Aleichem, qui était à Londres en route pour les États-Unis. Le destin a voulu que, trois ans plus tard, après la mort du grand écrivain, je préside la cérémonie commémorative à Londres.

En 1915, Ber Borochov⁹ arrive à Londres et passe de nombreux jours au British Museum, pour lire, enseigner et étudier. La connaissance directe de cette personnalité intéressante a grandement influencé mon parcours de vie et dans le cas de Borochov, une étrange coïncidence s'est produite : trois ans plus tard, j'ai dû lui faire son éloge funèbre lors d'une réunion de deuil à Buenos-Aires, en Argentine.

En 1915, j'ai été élu au Comité central de *Poalei-Zion* en Angleterre. Un peu plus tard, j'ai rencontré Vladimir Jabotinsky, où il a diffusé son idée d'une Légion Juive en Angleterre et a trouvé de nombreux partisans pour celle-ci. Il est venu à une réunion du Comité Central du *Poalei-Zion*, pour évoquer la nécessité de cette Légion. Ici comme partout, il rencontra beaucoup d'opposition, mais le lendemain matin, avec un autre camarade, Firszt, je rejoignis le Comité Juif Général de la Légion.

En 1916, en tant que marin (car il n'y avait pas d'autre possibilité légale de quitter l'Angleterre en tant que citoyen anglais – ce n'était pas possible), je suis arrivé en Argentine où j'ai parlé dans la presse locale et dans des discours publics de l'importance de la Légion Juive. Ici aussi, un parti *Poalei-Zion* a été formé à mon initiative. A la demande du Comité Central, j'ai visité les provinces et les colonies juives d'Argentine fondées par le Baron Hirsch. J'ai également organisé (pour la première fois à Buenos Aires) une manifestation de rue le 1er mai, avec drapeaux rouges et orchestre.

En 1917, j'ai déménagé en Uruguay, dans la capitale Montevideo, où vivaient à l'époque environ 300 familles juives. Ma conférence a réuni une centaine d'auditeurs et un parti *Poalei Zion* a été formé en Uruguay. Après deux



L'auteur – En uniforme de la Legion Juive (1917)

⁸ NdT : accusation de crime rituel contre Menachem Mendel Beilis, conduisant à son jugement à Kiev en 1913, où il a été reconnu innocent.

⁹ NdT : sioniste-marxiste et leader de *Poalei Zion*, (3 Juillet 1881, Ukraine – 17 Décembre 1917, Kiev).

mois dans ce pays, je suis retourné en Argentine. Ici, j'ai diffusé la nouvelle de la Déclaration Balfour. J'ai donné des conférences sur sa signification et publié des articles sur le sujet dans la presse yiddish. J'ai appelé la jeunesse juive à rejoindre la Légion. Cela n'a pas pris longtemps et nous avons eu le privilège de vivre ce moment heureux : des jeunes Juifs volontaires se sont rendus sur les côtes d'*Eretz Israel*, pour se battre les armes à la main pour un État Juif, accompagnés de plus de 10000 Juifs jusqu'au navire et j'ai pu parler depuis le navire à la foule enthousiaste.

Nous avons quitté l'Argentine. En chemin, le navire s'est arrêté au Brésil, où une délégation de la communauté juive nous a préparé un accueil chaleureux.

De retour à Kutno – via *Eretz Israel*

En arrivant en Angleterre, nous avons appris les lois militaires dans la ville de Plymouth pendant six semaines. Ensuite, un millier de jeunes venus d'Amérique et d'autres pays se sont rendus en *Eretz-Israel*. C'était l'heure du cessez-le-feu et nos tâches consistaient uniquement à garder les prisonniers de guerre turcs, à patrouiller et à garder. La guerre était presque terminée et les Anglais n'avaient pas grand intérêt à nous enseigner comme de vrais soldats. Jabotinsky n'était pas d'accord avec cette approche, arguant que, jour après jour, nous devrions apprendre à utiliser les armes, à réaliser des exercices et à accomplir d'autres tâches militaires. Il y avait aussi la question de la réorganisation ultérieure des légionnaires démobilisés. Je faisais partie d'une délégation, avec David Ben Gourion et Yitzhak Ben-Zvi, qui exigeait que les 7000 légionnaires soient autorisés à s'installer dans le pays.

A cette époque, la Conférence *Poalei Zion* s'était tenue à l'hôtel Spector à Jaffa, qui devait décider d'une fusion avec *HaPoel HaZair*, qui a effectivement eu lieu à Petah Tikva. J'ai été délégué à la Conférence de Jaffa par le 38^{ème} bataillon de la Légion Juive.

Nous avons choisi de rencontrer Jabotinsky et de discuter avec lui de la nécessité de transformer les légionnaires démobilisés en colons. Entre-temps, la rumeur courait que les premiers à être démobilisés seraient les légionnaires d'Argentine, car ce pays était neutre pendant la Première Guerre mondiale. A ma demande, Jabotinsky a confirmé cette information par écrit, ajoutant qu'il ne fallait pas se laisser démobiliser aussi tant que le traité de paix n'a pas été signé.

En 1919, je suis retourné en Pologne. A la gare de Varsovie, des gendarmes armés m'attendaient et m'ont emmené à la police, où j'ai été accusé de... bolchevisme. Cette nuit-là, j'ai dormi sur un banc dur dans un commissariat de police. Dans la matinée, un enquêteur militaire a vérifié tous mes papiers et m'a relâché. Je suis allé à Kutno.

Durant mes sept années d'absence, la ville avait changé. Surtout ses habitants juifs. Ils avaient été déchirés en ces jours de confusion sociale et de tempête. Presque tous les partis et organisations qui ont travaillé à la

libération de la Pologne ont eu leurs successeurs à Kutno. J'y ai fait une apparition, lors d'une réunion de *Poalei-Zion* et plus tard, je me suis retrouvé au cimetière en train de faire l'éloge d'un membre actif du parti, une fille cadette de Shaye, coureur de bottes.

Le Comité Central du *Poalei-Zion* a décidé de m'envoyer donner des conférences en province. À Dobczyce¹⁰, j'ai appris que la police de Kutno avait perquisitionné à deux reprises la maison de mes parents. J'ai pris ma décision, j'ai quitté la Pologne et je suis retourné à Londres.

En 1920, j'ai participé à la Cinquième Conférence mondiale du *Poalei-Zion* à Vienne, au cours de laquelle s'est produite la scission entre la droite et la gauche. De Vienne, je suis retourné à Londres dans le même compartiment de train que David Ben Gourion. Même si nous n'appartenions pas au même parti, notre amitié a persisté.



Quand j'ai quitté le pays, je me suis installé en Israël.

¹⁰ NdT : petite ville, 20 km au sud de Cracovie.